**CAREME 2024 - PISTE ROUGE**

**(*Dieu a tant aimé le monde*, J. M. Aveline, petite théologie de la mission, Cerf 2023)**

**p. 71-76**

**Confier l'Évangile**

D'abord, il faut apprendre **à conjuguer l'urgence et la patience**. L'urgence d'une charité qui sans cesse nous presse et la patience d'une fraternité qui lentement se tisse. Saint Irénée de Lyon méditait sur l'exemple du « Verbe de Dieu qui a habité dans l'homme et s'est fait Fils de l'homme pour accoutumer l'homme à saisir Dieu et accoutumer Dieu à habiter dans l'homme, selon le bon plaisir du Père' ». Comme le faisait remarquer saint Charles de Foucauld, la vie cachée de Jésus à Nazareth, bien plus longue que le temps de son ministère public, fait partie intégrante de son œuvre salvifique. De la même façon, le disciple, qui n'est pas au-dessus de son maître, doit apprendre cette patience en dépit de l'urgence. Dans *Ecclesiam suam*, Paul VI avait écrit : « On ne sauve pas le monde du dehors ; il faut, comme le Verbe de Dieu qui s'est fait homme, assimiler, en une certaine mesure, les formes de vie de ceux à qui on veut porter le message du Christ. [...] Le climat du dialogue, c'est l'amitié ; bien mieux, c'est le service » (n° 90). Dans un autre registre, le franciscain Éloi Leclerc fait dire à François d'Assise, dans sa conversation avec frère Tancrède, ces phrases lumineuses : « *Évangéliser un homme, vois-tu, c'est lui dire : toi aussi, tu es aimé de Dieu dans le Seigneur Jésus. Et pas seulement le lui dire, mais le penser réellement. Et pas seulement le penser, mais se comporter avec cet homme de telle manière qu'il sente et découvre qu'il y a en lui quelque chose de sauvé'.* » 1. (Éloi LECLERC, Sagesse d'un pauvre, Paris, Éd. franciscaines, 1959, p. 150)

Questions (chacun prend quelques minutes de silence avant de répondre, et écrit si possible sa pensée)

Comment je vis *l'urgence d'une charité qui me presse* ?

Comment je vis *la patience d'une fraternité qui se tisse lentement* ?

Comment j'allie dans ma vie *l'urgence et la patience* de l'Évangile ?

**Confier l'Évangile, donc, comme on confie un trésor**. Non pas le proclamer tel un slogan qui resterait extérieur à la vie des autres, mais en vivre de telle sorte que ces autres aient envie de découvrir ce qui nous fait vivre. Et quand on l'a confié, le laisser donner en l'autre des fruits pour nous imprévus, par nous inattendus, nul n'étant propriétaire des dons de l'Esprit. Ce que nous ne pouvons faire que si, au préalable, nous avons cherché, avec constance et discrétion, les traces de l'Esprit dans l'humaine destinée de ces autres auxquels on a voulu confier l'Évangile. Or, ces traces sont toujours en lien avec le mystère pascal, mystère de mort et de résurrection, mystère de souffrance et de relèvement. « Les joies et espoirs, les tristesses et les angoisses des hommes de ce temps, des pauvres surtout et de tous ceux qui souffrent, sont aussi les joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses des disciples du Christ, et il n'est rien de vraiment humain qui ne trouve écho en leurs coeurs », pour reprendre ici les premiers mots de *Gaudium et spes*.

Questions (chacun prend quelques minutes de silence avant de répondre, et écrit si possible sa pensée)

Comment je confie aux autres l'Évangile *comme un trésor* ?

Comment j'ai déjà annoncé en paroles l'évangile de Jésus ?

**La patience donc, sans oublier l'urgence, mais aussi l'espérance**. Les ouvriers apostoliques d'aujourd'hui verront-ils leur labeur s'accomplir ? Ou le travail qu'ils ont mené ne sera-t-il pleinement réalisé que demain ? Et reviendra-t-il alors à d'autres qu'eux, qui auront pris leur relève, d'en contempler l'achèvement ? On sait combien ces questions taraudèrent les dernières années de la vie de Charles de Foucauld, engendrant même chez lui une certaine culpabilité. Dans une lettre poignante écrite au début de l'année 1908 à l'abbé Huvelin, son père spirituel, il écrit : « Plus de vingt et un an que vous m'avez rendu à Jésus et que vous êtes mon père ; près de dix-huit ans que je suis entré au couvent ; dans la cinquantième année de mon âge : quelle moisson je devrais avoir pour moi et pour les autres ! Et au lieu de cela, à moi la misère, le dénuement, et aux autres pas le moindre bien... C'est aux fruits que l'on reconnaît les arbres et ceci me montre ce que je suis. » Malgré la lassitude et le découragement, l'unique certitude, pour Charles de Foucauld comme pour tant d'autres, est que le souci de confier l'Évangile ne doit jamais faiblir dans la conscience des chrétiens, même s'il ne peut s'exprimer, comme pour Charles, que par la présence d'un tabernacle, planté dans le désert, devant lequel l'adoration prépare la mission et, « d'une façon que Dieu connaît », en amorce la réalisation, dans une coopération silencieuse avec l'Esprit, dont on ne découvrira que plus tard, et peut-être même qu'au ciel, l'étonnante fécondité, jaillie d'une invincible espérance, tant est puissante la force de la prière et tant est étendue la communion des saints. Souvent, pour la mission, mieux vaut une pauvreté offerte qu'une prospérité satisfaite !

Questions (chacun prend quelques minutes de silence avant de répondre, et écrit si possible sa pensée) :

Comment je vis l'espérance aujourd'hui ?

Quels sont les signes d’espérance que je perçois sans me cacher pour autant le poids du réel ?

**Deux autres risques, en plus de l’impatience**

Toutefois, le risque de l'impatience n'est pas le seul. Il en est deux autres, opposés, égaux et en fait jumeaux, qui mettent au jour les équivoques de notre temps. Si le dialogue, mal compris, devenait pour l'Église un paravent de la mauvaise envie d'enfouir la mission sous les artifices du relativisme ambiant, il faudrait s'en démarquer ! Mais si l'évangélisation, mal comprise, devenait pour l'Église l'étendard d'une volonté de conquête pour imposer d'improbables « valeurs chrétiennes » en se pliant à l'identitarisme dominant, il faudrait également s'en démarquer ! Devant ces deux tentations qui guettent l'Église aujourd'hui, il importe, me semble-t-il, de relire ces lignes très instructives et en même temps très exigeantes du saint pape Jean-Paul II au numéro 28 de *Redemptoris missio.* Reprenant sa grande intuition pneumatologique, il rappelle d'abord que « l'Esprit se manifeste d'une manière particulière dans l'Église et dans ses membres ; cependant sa présence et son action sont universelles, sans limites d'espace ou de temps. » Puis — et ces lignes sont proprement révolutionnaires — il précise en quoi consiste cette universalité de la présence et de l'action de l'Esprit : « La présence et l'activité de l'Esprit ne concernent pas seulement les individus, mais la société et l'histoire, les peuples, les cultures, les religions. » Vous avez bien lu ! Jean-Paul II en déduit que « les rapports de l'Église avec les autres religions sont inspirés par un double respect : respect pour l'homme dans sa quête de réponses aux questions les plus profondes de sa vie, et respect pour l'action de l'Esprit dans l'homme ». Il lui reste à expliquer à cette lumière les raisons pour lesquelles il avait pris l'initiative, peu comprise dans la Curie, de convoquer la rencontre d'Assise, reprenant au passage son affirmation déjà citée de *Dominum et vivificantem* : « La rencontre interreligieuse d'Assise, si l'on écarte toute interprétation équivoque, a été l'occasion de redire ma conviction que toute prière authentique est suscitée par l'Esprit Saint, qui est mystérieusement présent dans le coeur de tout homme. »

Question (chacun prend quelques minutes de silence avant de répondre, et écrit si possible sa pensée) :

Comment je perçois les deux risques ? Lequel me rejoindrait le plus naturellement ?